



La compagnie **Les Dézingueurs** présente

L'ENFANT QUI PORTAIT LE MONDE

d'après Amal et la lettre du roi
de Rabindranath Tagore

DARAVIRAK
BUN

ERWAN
CREIGNOU

XAVIER
BERLIOZ

Mise en scène

Marianne Ayama

écriture gestuelle Patricia Nagera

scénographie Florent Burgevin

Ādōlesco, ēvi, *adultum*, ěre,
int.,. croître, grandir, se
développer ; ¶ *ubi robustis
adolevit viribus aetas*, LUCR.3,
449, quand avec le progrès de
l'âge les forces se sont accrues
¶ **Ādōlesco**, ěre, inchoat. de
adoleo, se transformer en
vapeur, brûler.





« ...

- *Je ne veux pas être savant !*

- *Qu'est-ce que tu racontes encore.*

- *Les livres sont comme la sève
desséchée. Je préfère voir des pays.*

- *Voir quoi ?*

- *Des pays et tout ce qu'on y trouve.
Comme cette montagne. Voir tout
ce qui existe par-delà les neiges*

- *Ecoutez-le donc.*

Il dit des bêtises mon petit ami.

- *Amal. Je m'appelle Amal .*

- *Mon garçon. Tu vois bien que si cette
montagne se tient là-bas toute droite
comme une barricade c'est pour t'empêcher
précisément d'aller plus loin. Sans quoi
ce serait bien la peine d'avoir entassé tous ces
gros rochers et de s'être donné tant de mal.*

- *Vous croyez vraiment mon oncle
qu'elles sont là pour nous empêcher
de passer les montagnes ?*

*Je crois moi que la terre se soulève ainsi
vers le ciel parce qu'elle ne peut pas parler.*

- *Cher petit -*

- *Amal ! Je m'appelle Amal !*

- *Dors. C'est le plus sage.*

... »

L'HISTOIRE D'UNE (R)EVOLUTION

Amal a 11 ans. Amal veut vivre pleinement sa vie, mais les médecins l'obligent à garder le lit en raison de sa jeunesse malade. Etre enfermé quand il y a tant à découvrir... Face au silence et au déni de son oncle adoptif, Amal se révolte et se perd dans ses rêves, jusqu'à ce qu'il accède à la magie de l'univers, guidé par un mystérieux voyageur. A quel prix ?

Le destin d'Amal se joue en ces heures tourmentées. Celles des ambitions sans limites, mais aussi des illusions les plus cruelles et des grandes tentations, à une étape charnière : l'entrée dans l'âge d'homme. Prélude chaotique d'une vie nouvelle. Inconnue. Fragile. Fébrile. Inachevée.

Entre conte initiatique et théâtre d'apprentissage, *L'Enfant qui portait le monde* propose une vision en clair-obscur de l'enfance face à la peur de la mort et au désir de liberté. Au-delà du drame violent que reflète la sortie de cet état d'enfance, c'est aussi l'amour toxique parents-enfants que dénonce cette pièce de transition sombre, mystique et tendre. Tendresse pour ce garçon qui consume sa vie depuis sa chambre et fait comme si le monde l'attendait, avec une volonté de vivre viscérale, un appétit presque charnel. Tendresse pour cet oncle impuissant, écrasant et pathétique, qui porte à bout de bras cet enfant qui lui échappe. Une métaphore de la mort comme rite de passage à l'âge des métamorphoses. Jeune. Trop jeune. Et pourtant...



L'INTENTION

Une voix trouble.

Des bras trop grands.

Des jambes trop petites.

Pas assez de poils. Trop de poils.

Des poils ? Un peu... Fais voir ?

Ce corps en mutation est une curiosité. Une bizarrerie. L'objet de toutes sortes de moqueries. Et puis il y a les pulsions. Les tentatives de suicide, plus ou moins conscientes, chez l'enfant de dix ou onze ans. Une réalité que beaucoup d'adultes ne veulent pas voir, enfermant leurs chères têtes blondes dans la douceur ouatée et mensongère d'une enfance qui se perd.

Préado. Cet être hybride, étrange et maladroit, que peut-il dire ? Trop jeune. Trop vieux. Pas vraiment ado. Alors quoi ? Lui ne trouve pas sa place dans une société où l'on passe son temps à vous coller des étiquettes. De toute façon il n'a pas l'âge. Quel âge d'ailleurs ? Un entre-deux âges. Un entre-deux-mondes. Et ses codes, ses rituels, ses coups de gueule et ses silences. Laisse tomber, ça lui passera. C'est l'âge bête il fait sa crise. Crise de croissance. Une bouture qui prend pas. Ou mal. Une pathologie, une maladie, à laquelle on survit. Ou pas.

Il paraît qu'un gène est responsable de tout ça. KiSS-1. Un simple gène pour activer ce mal mystérieux et inguérissable que l'adulte cherche à étouffer et à combattre, parce qu'il ne le comprend pas : la puberté. Ma rencontre avec la pièce *Amal et la lettre du roi* s'est faite après un vécu hospitalier douloureux et juste avant la naissance de mon fils. Avec la prise de conscience que mettre au monde un enfant, c'était aussi, en tant que parent, devoir vivre avec l'angoisse de le perdre à tout moment. La maladie bien sûr, les accidents, la malveillance, mais aussi tout simplement, l'inévitable passage à l'adolescence et son cortège d'expériences morbides et de non-dits. Je me suis souvenue à quel point la sortie de cet état d'enfance avait été pour moi des plus violentes. Peut-être parce que je n'y étais pas préparée. Mais au final j'ai eu de la chance. La greffe a pris. J'ai pas poussé bien droit, mes tuteurs n'étaient pas terribles, mais j'ai poussé quand même. Contrairement à certaines de mes amies qui n'ont pas réussi à franchir ce cap... Et les mots que j'ai cherchés pendant des années étaient là, contenus dans ce texte rare, méconnu, sensible et pudique de Rabindranath Tagore. J'ai été touchée par la foi de cet homme en l'humanité, par sa vision poétique du monde et son amour inconditionnel de la vie, en dépit de ses événements tragiques.

Il faut oser grandir.

Si j'ai choisi d'adapter et de porter ce texte, c'est pour tenter de redonner la parole à un âge où l'on ne vous écoute pas, où l'on ne vous voit pas. *L'Enfant qui portait le monde* est une pièce de transition dédiée à toutes ces mauvaises graines qui se sont battues ou qui se battent encore pour se développer et s'épanouir envers et contre tou(t)s.

Marianne Ayama



L'ADAPTATION

Comment se préparer à l'inéluctable, tel est le sujet initial de la pièce *Amal et la lettre du roi* de l'auteur bengali **Rabindranath Tagore**, qui fût jouée notamment le 18 juillet 1942 par des orphelins du ghetto de Varsovie, trois semaines avant leur déportation à Treblinka.

C'est ce cri poétique que j'ai décidé de faire entendre, animée par le désir de raconter, non pas l'histoire d'un enfant malade qui vit ses derniers instants, mais celle d'une âme humaine en quête de liberté et de sens : un acte de foi en la vie, revendiqué par un garçon en pleine montée de sève. Une déclaration d'indépendance... celle de *L'Enfant qui portait le monde*.

Avec cette première création, j'ai ressenti le besoin de dépeindre sur scène la violence poétique d'une enfance tragique et aventureuse, inspirée des univers de **Loisel** et de **Tezuka**. Ce texte m'est apparu en effet comme **un rituel autour du thème de la mort de l'enfance**.

A chaque étape, quelque chose s'apprend et quelque chose se perd.

J'ai donc choisi de reprendre cette pièce en suivant le schéma d'**une cérémonie d'initiation chamanique** (souffrance, mort, renaissance), animée par le désir profond de reconnecter le spectateur au Vivant, à la Vie dans ce qu'elle a de plus pur, de mystérieux et de sacré, pour mieux affronter, accepter l'Inconnu et cette peur primale qui nous enferme et nous empêche de vivre... celle de la mort que je refuse de voir comme étant la clôture de tout.

C'est là que je me suis rendue compte que l'errance d'Amal rejoignait celle de Kim, du roman éponyme de **Rudyard Kipling**, à partir duquel j'ai travaillé pour nourrir la relation entre les personnages de l'oncle et du vagabond. Deux visions opposées de la vie qui vont s'unir pour préparer Amal au Grand Voyage : celui qui verra naître l'Homme.





LA MISE EN SCÈNE

Le Rituel : espace et matière.

La magie naît du regard que nous portons sur les choses. C'est pourquoi j'ai pris le parti d'adopter d'emblée le point de vue de l'enfant : pour mieux donner à voir sa vision déformée du monde extérieur, à travers le prisme de son imagination.

Comment raconter la vie brute et indomptée d'Amal ? Comment traduire symboliquement sur les planches la métamorphose d'un garçon reclus dans les ténèbres de ses pensées et de celles des adultes qui l'entourent ?

Pour plonger dans les rêves d'exploration et de liberté de cet enfant, j'ai eu le désir de recréer sur scène un univers organique, à la croisée du végétal, de l'animal et du minéral : le monde d'Amal. Ses émotions primitives, ses hallucinations et ses épreuves... une réalité virtuelle un peu floue en mode Ready player One, mais sans casque à disposition. Juste des ombres fugaces, des sons étranges, des éclairs lumineux aux couleurs insensées. Autant de fragments du dehors gravitant autour d'Amal, dans l'intimité de son antichambre de la mort. Jusqu'à ce que le réel fasse irruption...

Un monde qui se construit au fil de la pièce pour lui, mais aussi pour le spectateur, à partir de ce qu'il entend, de ce qu'il perçoit... les chants, les voix, les histoires, qui résonnent dans la pénombre de cette chambre-cosmos.

Nous sommes dans une grotte sous-marine : un écrin, une boîte noire traversée par une lumière vivante, inspirée des Abysses. Et où le moindre bruit, tantôt sonore, tantôt étouffé, prend une ampleur inquiétante. Un lieu mystérieux et atemporel, vierge, lointain et secret, qui nous renvoie aux origines aquatiques de notre espèce. Un passage entre deux mondes. Et ce monde qui se bouscule dans la tête d'Amal, c'est l'Afrique, l'Inde, la Sibérie, le Japon... Il n'est pas Un. Il est Tout. Infini. Infiniment grand.

J'imagine une scénographie sur trois niveaux. Un sol-miroir, ciel noir liquide renvoyant à l'enfant l'image déformée de son propre corps en mutation.

Au centre du plateau, un seul et unique élément de décor à forte portée symbolique : le lit d'Amal conçu comme un cocon lumineux suspendu dans l'obscurité, lieu de pulsions propice au miracle de cette métamorphose identitaire. Se déploierait un drap-voile-papillon translucide pour suggérer des corps, des situations, en jouant sur le montré et le caché.

En fond de scène, des échelles de corde relient la Terre au Ciel – colonnes célestes, lianes ou ancres échouées, s'offrant à Amal : supplice ou opportunité pour ce jeune garçon qui rêve d'ascension.

Pour marquer le passage à l'âge adulte, j'ai choisi de travailler autour de symboles chamaniques et de rites initiatiques pratiqués dans certaines sociétés traditionnelles. Une traversée émotionnelle qui passe, pour les comédiens, par un jeu direct, sans filtre, mais aussi par un engagement du corps tour-à-tour dansant et contraint, rejeté et enlacé, replié et déployé. Et ce, afin de « casser » la linéarité du texte et de faire entendre toute sa poésie sans redondance, ni effets parasites.

Enfin, pour accompagner les corps et stimuler l'imaginaire, des sons théâtralisés, des bruitages composés en direct par un musicien-acteur présent sur le plateau ou dans la salle, pour entamer le chant de la mer, des forêts ou du ciel, à l'aide d'un tambour océan, d'une flûte éolienne et d'autres instruments improbables. Quand la fureur d'un Sonic Youth laisse place à la symphonie des bruits du monde...

Marianne Ayama

LA SCENOGRAPHIE

Le Rituel : le lieu de l'initiation.

Il sera question dans ce lieu d'amener le spectateur à vivre un rituel de passage, né de la traversée d'Amal d'un monde à l'autre. Pour cela, nous créerons un lieu où concevoir les actions sur plusieurs plans : le monde réel et immédiat; le monde fantasmé, le monde d'après. Un lieu où espaces, objets, accessoires étranges et étrangers nous donneront à voir l'entre-deux-mondes d'Amal, un pied dans le réel et déjà des ailes vers un ailleurs inconnu.

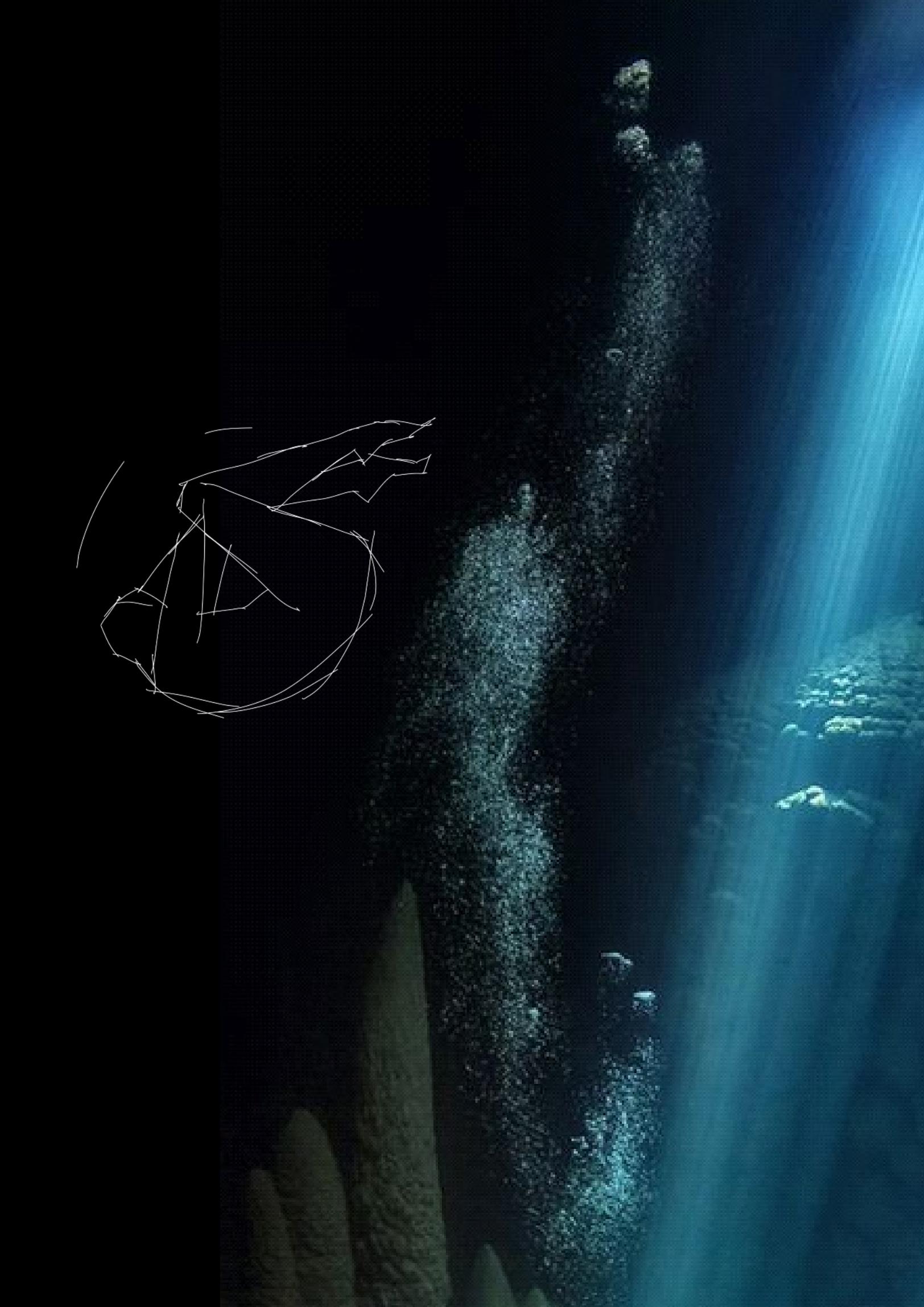
Pour le dispositif scénique, c'est un **vaisseau symbolique** qui nous conduira vers cet ailleurs inconnu. Oscillant entre bateau, lit et linceul, une **île-chrysalide** sera le principal élément sur scène. De celle-ci naîtront tantôt une échelle de corde pour se faire la belle, tantôt un nid de racines où se recroqueviller, ou même un navire pour découvrir le monde. Contraint par la maladie mais porté par une puissance de vie et un irrésistible besoin de liberté, s'inventer un espace intime, protecteur et secret est une nécessité pour Amal. Ainsi, le cocon lumineux et douillet n'est jamais très loin. Il sera là pour son dernier voyage.

L'environnement visuel de la pièce ne sera pas figuratif. Les espaces seront matérialisés pour la clarté du propos, mais à travers le décor nous chercherons à faire émerger la part organique du texte. Les matières, le végétal qui s'étend en maillages, l'aquatique en supports visuels, se développeront sur le plateau pour permettre les échappées, pour recouvrir, pour protéger. Mais également pour transcrire l'isolement, le silence, faire résonner en nous, dans l'immensité des possibles qu'ouvrent ces mondes, le fascinant et l'inquiétant. Une attractive contradiction que traduisent des univers tels que ceux de Guillermo del Toro, Tim Burton ou encore Hayao Miyazaki...

La lumière jouera un rôle fondamental dans le déclenchement de perceptions sensorielles subtiles et fortes tant chez les acteurs que chez les spectateurs. En magicienne, elle ouvrira le regard à une transe visuelle, créera des sensations d'isolement, de non-lieu, et éveillera l'imaginaire sur les possibles du hors-champ.

Florent Burgevin





LE CORPS

Le Rituel : le corps medium.

Qu'y a-t-il de plus fondateur dans nos existences, que ces deux instants fugaces que sont le moment où l'on naît et celui où l'on meurt, avec et par le corps, le **corps-source** ?

Amal a le diable au corps. Un **sabbat** puissant célébrant les forces vitales, en s'y heurtant violemment, danse dans son âme et son corps. C'est le corps de l'adolescence pubertaire à la remarquable croissance discontinue et dysharmonique, soumis au deuil du corps infantile, et où l'espace corporel et psychique imprévisible et incontrôlable s'affronte à la vie à la mort.

En traversant chaque échec ou victoire sur son oncle, sa maladie, ses émotions brûlantes, le monde qui le regarde, il apprend à accepter et unifier tous les aspects de son être. Il chemine en lui-même contre l'autre, puis, pour lui-même face à l'autre, apprenant dans sa métamorphose la puissance du mourir pour renaître.

Ce jeune corps en questionnement s'oppose aux questionnements des corps d'adultes vieillissants de Mahdavi, son oncle, et Thakurda le vagabond. Des corps en décroissance, aux mutations graduelles et aux irréversibles altérations physiques, où le corps traverse des successions de crises et d'affirmations. Le terrible destin d'Amal et l'énergie qu'il déploie viennent bousculer l'âme et le corps des deux hommes, telle une tempête projetant leurs désirs, leurs peurs et leurs espoirs sur une terre qu'ils tenaient à distance jusque-là. Mahdavi et Thakurda sont à l'âge des tumultes du milieu de l'existence, âge où les choix à faire avant de mourir interrogent furieusement la vie.

L'enjeu sera donc de créer une tension entre le réel et l'onirique par l'omniprésence des corps. Des corps de présence(s) nourris par la chair. Des corps résolument engagés, impudiques et fragiles, pour raconter la « physiologie » émotionnelle de l'enfant et des deux hommes et pour la transmettre au corps du spectateur. Ce corps dont la vérité biologique et psychologique crée aussi, pour partie, la réalité poétique, sensorielle et psychique des personnages. Le langage du corps ainsi, précédant et sublimant la parole.

Nous réinscrivons tout au long de la pièce le principe de cycles mort / vie, empruntant aux rites initiatiques du vivant, aux rituels de passage, de purification et de transformation leur force d'enseignement et de connexion profonde à l'être intime.

Pétrit comme une terre le corps des acteurs traversera lui-même, de l'équilibre jusqu'à la distorsion, cette **mort initiatique**. Jusque dans les mots, jusque dans les os.

Patricia Nagera





LA COMPAGNIE

C'est en novembre 2011 que la Compagnie **Les Dézingueurs** voit le jour, à l'initiative de Marianne Ayama, Nathalie Labrousse et Gilles Giudicelli... Trois amis qui se connaissent depuis la Khâgne, unis par un seul et même désir : faire découvrir et entendre la plume d'auteurs truculents, à travers des textes originaux, forts, poétiques et iconoclastes, qui transfigurent le quotidien par le regard personnel qu'ils portent sur notre société actuelle.

Improbable mélange entre des éléments « purs et durs » issus de l'art dramatique et des lettres, et des trublions repêchés du milieu de la publicité, Les Dézingueurs se donnent pour mission de bousculer gentiment les codes de la profession en proposant un théâtre exigeant et accessible. Nos productions visent à séduire aussi bien les habitués des salles de théâtre qu'un public moins enclin d'ordinaire à les fréquenter.

Pour nous, le théâtre doit rester du divertissement. La violence du monde dans lequel nous vivons y est certainement pour quelque chose, vue notre volonté de réinjecter de l'humour, de l'idéalisme et du merveilleux dans un quotidien parfois trop terne et prosaïque.

Un été sur le Septième Continent, première création de la compagnie, reflète notre démarche singulière, emportant le spectateur dans un univers postapocalyptique féérique et absurde, avec en filigrane une critique de notre société d'hyperconsommation prise en flagrant délit d'obsolescence. Ce spectacle, adaptation théâtrale inédite d'un recueil de chroniques de l'écrivain-journaliste Alain Rémond - *Le Cintre était sur la banquette arrière*, a été représenté en 2017 à la Manufacture des Abbesses.

« *Ce triomphe d'un absurde, qui est pourtant déjà le lot quotidien de nombre d'habitants des continents terrestres, déconcerte et inquiète au premier abord. Mais quand on est deux, de bonne compagnie, et excellemment interprétés par François Audoin et Marianne Ayama, par ailleurs adaptatrice du livre d'Alain Rémond, on a moins peur.* »

Philippe Person, *Froggy's delight*, janvier 2017



LA RESIDENCE



Entrer en résidence, pour Les Dézingueurs, c'est la possibilité de donner un « corps » à la matière artistique née de nos désirs mis en commun.

C'est aussi un moment privilégié offert à notre processus de création : un véritable temps de réflexion, de maturation et de confirmation de nos partis pris. Enfin, c'est une réelle rencontre et un partenariat qui s'inscrivent avec une structure.

Une métamorphose se prépare... Celle de *L'Enfant qui portait le monde* dont les premiers pas effectués dans le cadre de lectures engagées, ne demandent qu'à l'entraîner dans une exploration inédite au-delà des mots : une recherche sur le mouvement, les corps, les voix et les sons, aboutissant à la mise en espace autour d'un univers « électro-pop chamanique. ».

Et puis derrière tout ça il y a l'envie de confronter notre création à un public neutre. De la sentir palpiter, vibrer, respirer. De l'extirper du cocon pour qu'elle grandisse. Encore et encore.

Mettre au monde. Oui. Mais sensibiliser aussi à travers des actions culturelles. Qui ? Les adolescents et les parents bien sûr au regard des thèmes que nous abordons. Mais pas que. Les hommes et les femmes de tous bords, de tous âges, et de tous horizons, riches de leurs expériences passées et de leur vécu. Tous ceux désireux d'explorer avec nous cette relation complexe qui existe entre la vie intérieure et le

monde extérieur, de questionner dans une approche ludique, ces peurs qui nous chamboulent : peur de l'autre, peur de s'ouvrir, peur de l'inconnu, peur de soi... et puis la solitude, le vieillissement, la mort et l'appel à se dépasser, à se libérer.

Autour de la création il est question de proposer un autre « détournement » du quotidien que celui que représente la création scénique : un nouveau champ de partage d'expériences et d'échanges sur notre monde. Ce « détournement » est également une invitation à ouvrir et cultiver le regard du spectateur.

Les objectifs de la résidence :

- **Voyager** dans l'oeuvre afin de générer, par ce parcours, des réflexions liées aux thématiques dont elle est porteuse. Une proposition entre une relecture poétique et une démarche d'analyse du texte pour aiguïser son sens critique.
- **Découvrir et acquérir**, par la pratique, quelques-uns des savoir-faire corporels et vocaux nécessaires au travail d'acteur.
- **Rencontrer** l'équipe artistique à l'occasion de la restitution du travail, restitution suivie d'une présentation du projet artistique puis d'une discussion avec le public.



DISCUTONS, RECRÉONS, RÊVONS.

Avant la résidence : un atelier d'écriture qui doit permettre à chacun(e) de se confronter aux enjeux et aux contraintes d'une réécriture théâtrale contemporaine.

A partir d'un « cercle de parole » et d'une sélection d'extraits choisis dans *L'Enfant qui portait le monde*, deux versions seront proposées : celle de l'auteur et le même extrait « retravaillé » par l'auteur-adaptatrice. Grandir, le voyage de la vie, la mort, les passages initiatiques, le désir de liberté... seront parmi les thèmes abordés et commentés pour la question du sens. Puis, une proposition d'écriture courte autour de ces thèmes, avec des contraintes stylistiques, sera demandée aux participants pour la question de la forme. Nous en ferons ensuite des lectures croisées pour continuer à creuser, plus encore, nos diverses réflexions.



JOUONS, DÉCOUVRONS, LÂCHONS PRISE.

Au début de la résidence, un atelier corporel et vocal autour de ce qui fait « présence » chez le comédien.

Le corps est le territoire de la parole incarnée mais aussi le lieu de l'élaboration physique du personnage. Cet atelier doit permettre à chacun(e) de découvrir, par des exercices et des improvisations, ce qu'est le rapport de sa propre corporalité confrontée aux outils nécessaires à la construction du jeu sur un plateau. Une préparation vocale, très en lien avec le travail théâtral, viendra s'ajouter à cette découverte des outils corporels du comédien. C'est dans l'espace et le temps d'une scène que se « jouera » la validation de ce qui aura été acquis. La scène proposée comme support d'improvisation sera écrite spécifiquement pour cet atelier et s'appuiera sur les personnages principaux de la pièce et son univers artistique.



OBSERVONS, EXPLIQUONS, ÉCHANGEONS.

En fin de résidence, une restitution publique conçue comme une observation de l'oeuvre en phase de création.

Suite à cette restitution seront proposés, dans un premier temps, un bref historique du projet afin de faciliter pour le public une compréhension plus fine de ce qu'est un processus de création. Nous irons de la genèse au résultat final obtenu en passant par l'exposé de nos choix philosophiques et politiques, nos doutes, nos procédés artistiques, nos convictions, nos rêves non aboutis. Puis, dans un second temps, ce moment se prolongera par un échange avec le public autour du spectacle, de son univers et du thème principal : les premières heures de l'adolescence, ses angoisses, ses interrogations, ses désirs et ses rites, son rapport aux aînés. « Je grandis » : qu'est-ce que cela implique et comment surmonter ce passage.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE



MARIANNE AYAMA [Metteur en scène, adaptatrice et comédienne]

Littéraire de cœur et de formation, Marianne décide de se reconverter en saltimbanque après une épatante carrière d'executive woman. Formée à l'École Charles Dullin puis au cours Peyran Lacroix, Marianne approfondit son jeu d'acteur au Studio Pygmalion et auprès du coach Jack Waltzer. Elle fait également ses armes aux Enfants Terribles, sous la direction de Jean-Bernard Feitussi. Sa rencontre avec Michel Estève lui permettra de s'essayer à la critique de cinéma, au-delà de la rédaction de nouvelles et de scénarii de court-métrage, avant de se lancer en tant qu'auteur (membre de la SACD).

En 2012, Marianne écrit sa première pièce Un été sur le Septième Continent, adaptée des chroniques d'Alain Rémond et présentée à la Manufacture des Abbesses. Les dés sont jetés. Portée par l'envie de donner vie sur les planches à de belles histoires dans l'esprit d'un Miyazaki ou d'un Tezuka, Marianne se forme à la mise en scène auprès de Laurent Leclerc (Cie Barouf Théâtre). Entre le réel et l'imaginaire, l'univers qu'elle défend se veut sombre, onirique, drôle, absurde et cruel, mais aussi porteur d'espoirs face aux dérives du monde moderne.

PATRICIA NAGERA [Assistante à la mise en scène et chorégraphe]

Patricia a construit son univers dans une pluralité d'expériences et de formations. Elle s'est formée en théâtre (Atelier-École Charles Dullin), en danse Contemporaine (technique Merce Cunningham, Peter Goss et Karin Waehner à la Schola Cantorum), en danse Africaine (Ahmed Tidjani Cissé et Elsa Wolliaston), en chant (au CIM (Ecole de Jazz et de Musiques Actuelles) et en chant lyrique avec la chef de chœur Agnès Stocchetti.

Depuis 2007, elle développe des créations alliant danse et musique avec, notamment, la COMEDIE DE CAEN / CDN de Basse-Normandie pour des soirées « carte blanche », le projet O.R.M.E. (Objet Remuant Musical Eclectique) : « Il y a âme qui vive » au CCNN de NANTES, « Irtijâl, la musique entre les notes » Théâtre d'YSSINGEAUX, « laboratoire » entre le jazz du pianiste Zool Fleischer, etc. Parallèlement, Patricia intervient en stages ou coaching auprès de danseurs, circassiens, chanteurs et comédiens dans le cadre du studio PYGMALION, de productions audiovisuelles (France 3, TF1) et cinématographiques (GAUMONT). Elle est également formatrice en danse, chant ou jeu d'acteur autour du thème « émotions et corps en scène ».



FLORENT BURGEVIN [Scénographe]

Florent commence à travailler pour le cinéma comme producteur et réalisateur en 2007, après une licence en Cinématographie à l'Université de Paris 7. Il se concentre par la suite sur une recherche plastique, « Coordonnées inconnues », autour du thème de l'utopie. Il présente son travail à partir de 2013 lors d'expositions individuelles ou collectives (France, Liban, Chine...). En 2015, il initie « le Refuge perché », un projet participatif de construction éco-responsable. Piloter ce projet lui permet d'approfondir ses connaissances en architecture et de se former aux techniques du bois ainsi qu'à la gestion d'équipe.

es recherches plastiques, sa passion pour l'architecture et les artistes qu'il rencontre l'ont amené à partir de 2015 à travailler pour différentes compagnies du spectacle vivant en tant que scénographe. En 2017, il suit une formation à la scénographie sous la direction d'Olivier Borne (techniques d'assemblages, de moulage, taille directe, travail du métal, initiation à la lumière, aux patines et à la peinture-déco). Depuis 2012, il dirige également La Grange d'Adrien, espace de dynamique artistique à Sully-sur-Loire (www.lagrangedadrien.fr).

L'ENFANT QUI PORTAIT LE MONDE

CRÉATION 2019

POUR ADULTES ET ADOLESCENTS

DOSSIER ARTISTIQUE ET DE PRODUCTION

Texte

Libre adaptation contemporaine de la pièce « Amal et la lettre du roi » de Rabindranath Tagore et du roman « Kim » de Rudyard Kipling

Adaptation et mise en scène

Marianne Ayama

Distribution

Daravirak Bun, Erwan Creignou et Xavier Berlioz

Ecriture gestuelle

Patricia Nagera

Scénographie

Florent Burgevin

Création sonore

Frédéric Harranger

Lumières

Geneviève Soubirou

Crédit photos

Stéphane Bouquet

Illustrations

Edouard Turlan

Lectures

Le 26 avril 2018 au Théâtre de la Contrescarpe

Le 17 mai 2018 à la Maison des Auteurs de la SACD

Partenaires | Coproducteurs en recherche



les DÉZINGUEURS

Compagnie Les Dézingueurs

Présidente : Nathalie Labrousse

Directrice artistique : Marianne Ayama

Contact administration

Gilles Giudicelli

contact@lesdezingueurs.com

Siège social

140, rue de Belleville 75020 Paris

Tél. 06 23 01 37 14

www.lesdezingueurs.fr

SIRET : 750969339 00019 | APE : 9001Z

N° de licences : 2 – 1053666 | 3 – 1083250